

Section III

J. A. Colen et Scott Nelson

Théorie, histoire, philosophie

La primauté du politique

Raymond Aron a passé sa vie à défendre la « démocratie libérale ». Quel est l'état de la démocratie libérale et l'étude de celle-ci aujourd'hui ? Un aperçu rapide nous montre, d'une part, une relation étroite entre pays autoritaires et pays pauvres, et entre régimes démocratiques et pays riches, d'autre part. Cette question faisait partie du programme de recherche depuis au moins 1960, lorsque Lipset¹ s'interrogea sur le lien entre démocratie et développement. La recherche empirique distingue deux « mécanismes de causalité » afin d'expliquer cette corrélation : les démocraties émergent dans les dictatures en développement économique, soit par un processus « endogène », soit en raison de facteurs « exogènes », mais elles survivent plus longtemps dans des pays développés et il y a donc une accumulation de régimes démocratiques dans ces pays. Le premier mécanisme suppose que les dictatures meurent parce que les dictateurs n'ont d'autre choix que de développer le pays, puisque ces pays ne peuvent plus être régis efficacement par ordre direct ou parce que – pour le dire plus crûment – les systèmes politiques sont déterminés par des facteurs économiques. C'est un mécanisme conforme à la théorie de la modernisation : il y a un processus général qui commence avec l'industrialisation et l'urbanisation, passe par l'éducation et la communication de masse, et culmine dans la mobilisation sociale et politique et la démocratisation. Adam Przeworski résume ainsi : le PIB par habitant est l'indicateur le plus approprié pour prédire le type de régime². Dans ce cas, la Chine sera démocratique quand elle se développera. Un deuxième type de mécanisme a aussi été suggéré, de façon ambiguë, par Lipset³, mais il n'a été exploré que récemment. Il est basé sur l'hypothèse que si les démocraties émergent au hasard au cours de la phase de développement, elles sont plus susceptibles de survivre dans un pays riche ; il y a aussi un effet cumulatif de la convergence monotone⁴, ce qui est également conforme à la corrélation entre les deux facteurs. Cette seconde hypothèse est cohérente avec le rôle de la liberté humaine dans l'histoire. Les hommes font émerger les démocraties et l'environnement n'est responsable que dans la mesure où il permet leur survie ; le niveau de développement semble donc avoir un pouvoir explicatif quant à la survie des démocraties⁵.

Et pourtant, la découverte que certaines dictatures survivent malgré le développement, alors que ce dernier s'épanouit contre toutes attentes, dans certaines

démocraties, a conduit les chercheurs à conclure qu'il n'y a pas une explication unique. Malgré ces *leçons négatives*, qui nous obligent à atténuer les corrélations, nous sommes toujours réticents à admettre la diversité historique implicite dans l'objet de notre recherche. L'un des présupposés du traitement de données, présupposé commun dans la science politique empirique d'aujourd'hui, c'est que les sujets dont nous discutons sont des phénomènes invariables (démocratie, développement), et que ceux-ci entretiennent des relations constantes entre eux, relations qui sont susceptibles d'apparaître comme des corrélations. La démocratie est donc toujours le même vieux phénomène dont nous avons, en tout cas dans une certaine mesure, vu la propagation à travers le monde au cours du siècle dernier. Et il est censé exister des relations constantes entre les secteurs de la réalité, le système économique et politique, la religion, etc., même si les régularités sociologiques détectées ne paraissent pas intemporelles.

En Raymond Aron, nous trouvons la volonté d'attaquer de front l'irréductible pluralité des causes qui compliquent le monde que nous habitons. Les tendances qu'il observe ne sont jamais déclarées lois, et nous ne le voyons donc jamais prophétiser la « fin de l'histoire » ou la « victoire du marché ». Dans notre volonté d'avancer à la recherche d'explications scientifiques irréfutables sur le changement, nous oublions parfois que les conditions du changement sont elles-mêmes susceptibles de changement, et parfois de changements très rapides. Le réseau de la causalité est complexe et la démocratie prend des formes différentes, pour une multitude de raisons différentes. Néanmoins, malgré l'ensemble de ses nombreuses variations à travers l'histoire, la démocratie conserve certaines caractéristiques et principes fondamentaux. Une partie du projet d'Aron sur la société industrielle était d'enquêter sur ce qui est essentiel et ce qui est variable dans la démocratie ou le régime constitutionnel-pluraliste, comme il aimait à l'appeler.

Le chapitre de Perrine Simon-Nahum retrace l'évolution de la philosophie de l'histoire d'Aron au cours de sa vie. Elle y discute les considérations intellectuelles de jeunesse du philosophe français dans les années 30 et la façon dont il forma son approche sociologique grâce à son engagement continu pour déterminer la compréhension que l'homme a de l'histoire et comment il la façonne.

Le chapitre de Giulio De Ligio sur « la question du régime politique et les problèmes de la démocratie » situe les idées politiques d'Aron dans l'école libérale française de Montesquieu et de Tocqueville. Ces penseurs ont donné de l'importance à l'approche sociologique sans, en même temps, perdre de vue l'influence décisive de la sphère politique sur la société – c'est-à-dire, la primauté du politique. De Ligio place Aron dans cette tradition vénérable et établit aussi une continuité entre lui et les Grecs anciens.

Le chapitre de Daniel Mahoney examine la défense d'Aron du régime constitutionnel-pluraliste face au totalitarisme aussi bien nazi que soviétique. Le travail

ultérieur d'Aron suggère que le totalitarisme de l'Union soviétique n'aurait pas été une dégénération des idées de Marx, mais une conséquence nécessaire de ces idées car, elles essaient de refaire la condition humaine. Dans cette optique, les arguments d'Aron contre le totalitarisme constituent un moyen de défense, non seulement des régimes constitutionnels-pluralistes, mais aussi de l'humanité.

Serge Audier nous encourage à examiner la conception qu'Aron a des régimes constitutionnels-pluralistes à travers la perspective de Machiavel, dont les œuvres ont aidé Aron à comprendre les régimes totalitaires et constitutionnels-pluralistes de son époque. En ce qui concerne ces derniers, la réflexion pertinente, et peut-être choquante, est que les régimes constitutionnels-pluralistes prospèrent grâce au conflit – et ce, aussi bien à l'époque d'Aron qu'au temps de Machiavel.

Serge Paugam revisite le cours d'Aron sur la lutte de classes, en l'utilisant comme point de départ pour la conceptualisation des rapports de classe à notre époque, et en mettant au jour la recherche d'Aron dans trois domaines qu'Aron a lui-même jugés dignes d'analyse : l'hétérogénéité croissante de la classe ouvrière, la transformation des conflits sociaux et le problème de la pauvreté persistante dans les sociétés riches.

De nos jours, on discute pour savoir si l'intervention croissante de l'État dans l'économie serait « la voie de la servitude ». Bien qu'Aron ait défendu la liberté comme Hayek, il n'a jamais été un partisan de la liberté sans entraves du marché aussi opiniâtre que le fut ce dernier. Iain Stewart montre que la voie moyenne empruntée par Aron en matière économique est en rapport avec les débats qui se sont déroulés en France à la suite à la crise de 1929. Ainsi démontre-t-il que le « libéralisme de la guerre froide » d'Aron prolonge les tentatives de révision de la pensée du libéralisme économique pendant la dépression des années 30 ainsi que sa réflexion durant les années de guerre.

¹ Seymour Martin Lipset, *Political Man : The Social Bases of Politics* (New York: Doubleday, 1960), pp. 27-65.

² Adam Przeworski, Michel Alvarez, José António Cheibub et Fernando Limogi, *Democracy and development. Political institutions and well being in the world, 1950-1999*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 78 ; voir pp. 111 ; 87-89, sur les indicateurs pp. 79 et 88 ; David L. Epstein, Robert Bates, Jack Goldstone, Ida Kristiansen and Sharyn O'Halloran, « Democratic transitions », *American journal of political science*, vol. 50, n° 3, Juillet 2006, Appendix, 26-27. Cf. aussi Samuel Huntington, « Vinte anos depois : o futuro da terceira vaga », dans AAVV, *A invenção da democracia*, Lisboa, Fundação Mário Soares - ICS, 2000, p. 20.

³ Seymour Martin Lipset, *op. cit.*, p. 29 et p. 61, suggère aussi que la démocratie peut être une cause (un facilitateur) de développement économique.

⁴ Adam Przeworski *et alii*, *op. cit.*, p. 90.

⁵ Non seulement l'espérance de vie augmente de huit à dix-huit ans avec un PIB par habitant supérieur à 1000\$, mais s'il est supérieur à 6000\$ alors un miracle se produit : la démocratie ne devient jamais une dictature. Robert Dahl, niant qu'il y ait une tendance linéaire, a cependant établi qu'il y avait une transformation essentielle quand le PIB par habitant arrivait à 8000\$ (\$ de 1957). Robert A Dahl, *Polyarchy. Participation and opposition*, New Haven and London, Yale University Press, 1971, pp. 67-68.